

La pauvreté des enfants au quotidien

Vanessa Stettinger – sociologue, Université de Lille/CeRIES

En France, plus de 5 millions de personnes¹ (dont 1,2 millions d'enfants²) vivent sous le seuil de pauvreté. Pour deux tiers d'entre elles, il s'agit de ménages avec enfants³ et près de 70% ne travaillent pas (chômeurs ou inactifs hors retraités)⁴. C'est le cas des Vermeersch que nous présenterons ici. Les enfants de ces parents éloignés d'un possible et rapide retour à la « vie active » subissent leur pauvreté tous les jours. Si une approche statistique de la pauvreté permet de mesurer et évaluer le phénomène, l'angle ethnographique amène une compréhension plus fine du vécu de ces personnes. A partir du récit d'une famille rencontrée dans le cadre d'une recherche ethnographique menée dans le Département du Nord sur les familles vivant dans une situation de pauvreté⁵, nous allons décrire la pauvreté vécue par les enfants et les effets dans la construction de leur avenir.

Les enfants Vermeersch

Ils sont cinq enfants, Michael, Dimitri, Dylan, Mégane et Jessica. Ils vivent avec leurs parents dans une maison semi-mitoyenne en brique, au cœur d'une cité pavillonnaire d'une petite ville du Nord de la France. Ils n'aiment pas la maison ni la cité comme l'explique la benjamine de la famille, Jessica : « La maison est trop petite et dans la cité il y a trop de voyous ». Laisser la maison seule, c'est risquer de trouver les carreaux cassés et la maison cambriolée. Avec deux chambres pour les sept habitants, et parfois même huit lorsque l'oncle sans-domicile y séjourne quelques jours, ils ont dû trouver une organisation qui ne convient pas à tous, surtout à Johnny, le papa⁶ : « Quand on est passé chez le juge, je lui ai dit que ça faisait des années que je dors dans le fauteuil, je dors même pas avec ma femme ». A l'étage, dans une des chambres, deux lits simples superposés : Jessica, Cathy (la maman) et le chien dorment en bas, Mégane en haut. Jessica et Cathy ont l'habitude de dormir à deux, « Jessica s'endort en caressant mes oreilles », plaisante la mère. Cathy s'amuse aussi à dire que le chien la protège de son mari qui parfois essaie de s'approcher de son lit. Dans l'autre chambre, les trois garçons dorment chacun dans un lit. Au salon, Johnny, et parfois son beau-frère, occupent les canapés. La maison, de taille réduite, est de surcroît dans un état de grande vétusté : les murs des chambres n'ont pas de finition, les toilettes fonctionnent mal et une partie de la cuisine est condamnée. Cependant, la famille est contente du jardin planté de quelques fleurs et pourvu d'une balançoire pour les filles. Y vivent aussi le poney que Jessica

¹ Sources : CCMSA ; Cnaf ; Cnav ; DGFIP ; Insee, enquêtes ERF et ERF5 : « Niveau de vie annuel moyen des individus selon la composition du ménage en 2014 ». Seuil à 50% de la médiane.

² Sources : CCMSA ; Cnaf ; Cnav ; DGFIP ; Insee, enquête ERF5. « Taux de pauvreté selon l'âge et le sexe en 2014 ». Seuil à 50% de la médiane.

³ Sources : Insee-DGFIP-Cnaf-Cnav-CCMSA, enquête Revenus fiscaux et sociaux 2016. : « Personnes pauvres au seuil de 50 % selon le type de ménage en 2016 »

⁴ Sources : Insee ; DGFIP ; Cnaf ; Cnav ; CCMSA, enquêtes Revenus fiscaux et sociaux 2015., « Niveau de vie et taux de pauvreté selon le statut d'activité 2015 ».

⁵ Divers entretiens avec les parents et les enfants Vermeersch ainsi que diverses observations ont été réalisés durant cinq ans, entre les années 2009 et 2014. Par respect pour l'anonymat, le nom de famille et prénoms ont été modifiés.

⁶ Né en 1958, Johnny a travaillé une courte période dans les mines, comme son père. Devenu rapidement malade à cause du charbon et étant aussi asthmatique et « malade des nerfs », comme il dit, il est mis en invalidité et perçoit ainsi une pension d'invalidité cumulée à Allocation pour adulte handicapé (AAH). Cathy, née en 1966, est aussi fille de mineur et d'une mère « qui s'occupait de son père ». Elle obtient avec fierté un CAP couture. Elle fait ensuite quelques stages, mais ne trouve pas de travail stable et vit aujourd'hui des revenus de son mari.

a eu pour ses 12 ans, 5-6 chats, l'oiseau et les lapins qui font aussi partie de la vie familiale. Tous aimeraient partir dans une maison plus grande et dans un quartier mieux fréquenté, mais ils pressentent que personne dans la ville ne les aidera : « On est pointé du doigt comme des mauvaises personnes », dit Cathy.

Les cinq enfants Vermeersch sont très différents les uns des autres. Michael, l'aîné, né en 1989, est le travailleur de la famille. Après avoir rapidement obtenu un premier travail comme serveur dans un bar, il part de la maison et fonde sa propre famille. A 21 ans, il devient papa. Ses parents sont fiers de lui, même si sa mère le trouve « radin », car il n'apporte aucune aide à la famille. Une partie non négligeable de son argent se dépense au tiercé, passion héritée de sa grand-mère paternelle. Michael n'est généreux qu'avec Jessica, sa filleule, à qui il fait souvent des cadeaux. Mais il n'a pas toujours été un « bon garçon » : mauvaises fréquentations, abandon des études, délinquance, condamnation à deux ans de prison avec sursis et une amende de 4000€ pour voitures brûlées. Le brevet du collège est son seul diplôme. C'est pour aider les parents à s'occuper de Michael que M. Chevalier, l'éducateur, est « rentré » dans la famille en 2001 au titre d'une mesure d'Action éducative en milieu ouvert (AEMO⁷) et... y est « resté » onze ans.

Le deuxième de la fratrie, Dimitri, né en 1992 quelques années après Michael, est le gentil de la famille. Alors qu'il voulait se former en vente, on le dirige vers une formation de fleuriste qui ne lui plaît pas et qu'il arrête. A 22 ans, il passe ses journées à la maison, entre la console, la télévision et le foot avec les copains du quartier. Il ne cherche pas d'histoire. Il aide un peu à la maison, il fait parfois la vaisselle et accompagne sa sœur Mégane à l'école. Son père, qui est interdit de « boire », l'envoie parfois acheter « une bouteille » en échange de quelques sous. Il n'a aucun projet, peu d'envies et ne se sent ni inquiet ni malheureux. Il ne s'ennuie pas trop, « un peu quand même », mais il n'est pas prêt pour l'instant à changer de vie. Physiquement, il est très abîmé, surtout la dentition : « Elles étaient toutes gâtées, puis ils m'ont donné un dentier mais j'ai jamais réussi à le mettre ».

A l'opposé de Dimitri, il y a Dylan né en 1994. Nerveux, agressif, violent avec ses sœurs, ses parents et les voisins. « Accro » au *coca-cola*, il tremble et devient intenable en cas de manque. En internat pendant les premières années de collège, il laisse tout tomber au moment de passer son CAP de maçonnerie. Il dispose d'une copieuse panoplie d'insultes. « Bandit », « malhonnête », dit sa mère de lui. Il vole ses sœurs et ses parents (argent, chaussettes, cartes de téléphone...). Les baskets qu'il aime sont à 100€ et il supporte mal la frustration. Sa mère, qu'il bat parfois, fait en partie ses volontés par peur et n'a jamais eu le courage d'aller porter plainte. Il rend cependant volontiers service à certains voisins (nettoyage des carreaux, jardinage...) en échange d'un peu d'argent qu'il dépense en achats divers et au tiercé. Comme son père, il est asthmatique et « malade des nerfs ».

La première des filles, Mégane, née en 1997 est l'introvertie de la famille. Au point de ne pouvoir supporter le regard d'autrui ; elle se cache lorsqu'elle est regardée. Sa voix, on ne peut l'entendre qu'au téléphone. Elle ne parle qu'à sa famille et à certains amis proches. Les rumeurs disent qu'elle s'est repliée sur elle après avoir été gardée par un oncle. A 17 ans, elle fait pipi au lit et ne supporte pas l'obscurité. Les séances avec la psychologue n'ont pas apporté de changement significatif à ses problèmes. Scolarisée dans un Institut médico-éducatif (IME), elle part en internat, contre l'avis de ses parents, pour suivre une formation d'Agent d'entretien et de ménage, préconisée par l'éducateur. Comme chez Dimitri, la dentition est mal en point, il lui manque huit dents. Mégane, comme sa sœur Jessica, pratique

⁷ L'AEMO est une mesure judiciaire civile (ordonnée par le Juge des Enfants) au bénéfice d'un ou de plusieurs enfants d'une même famille. Elle consiste en l'intervention à domicile d'un travailleur social pour une durée variable (de 6 mois à 2 ans renouvelable jusqu'aux 18 ans de l'enfant).

des activités extrascolaires : majorette et poney. Mais elle n'est ni aussi douée ni aussi coquette, comme le souligne Cathy : « Mégane c'est un garçon, elle est habillée comme un clochard. Mais Jessica, elle est habillée comme une princesse ».

Jessica, la princesse de sa mère, est née en 2002. C'est aussi la star de la famille. Joyeuse, très vive, parle et blague tout le temps. Elle fait la fierté des parents, car elle est très bonne élève, dix-sept de moyenne. Elle montre de l'assurance et aime montrer ses connaissances. Elle aime accompagner sa mère pendant les courses alimentaires et vestimentaires et à ce titre a en tête les jours où ses parents touchent de l'argent : « le 5, le 10 et le 25 du mois ». Sa réussite en tout lui apporte des avantages matériels et symboliques. Les parents investissent sur Jessica. L'éducateur souhaite qu'elle parte en internat, mais Jessica n'en a pas envie. Sa mère ne comprend pas pourquoi elle partirait de la maison, puisque tout va bien pour elle. Sous l'influence de l'éducateur, son rêve d'être vétérinaire a été remplacé par celui de devenir coiffeuse, idée qui l'enchanté également. Jessica est en bonne santé, à l'exception de maux de ventre qui la dérangent et qu'elle attribue à une mauvaise chute au poney et aux tensions liées aux violences conjugales : « C'était une boule d'angoisse qui est devenue un grave problème d'estomac », dit elle. Johnny est alcoolique et parfois violent avec Cathy. C'est Dylan qui la plupart du temps intervient pour frapper son père à son tour, ou, parfois, la police appelée par la voisine ou par les enfants.

Malgré les diverses tensions au sein de la famille, ils sont unis et solidaires. Les repas préparés par Cathy, parfois par Johnny, sont pris en famille. Mais filles et garçons mangent souvent différemment : raviolis en boîte de conserve, frites, fricadelles pour les garçons ; purée, steak haché, poulet pour les filles. Aucun n'aime les légumes ou le poisson. Entre les repas, des gâteaux sont à disposition. Pour compléter les courses, ils se procurent tous les mois des bons au Secours populaire. Le matin, ils prennent le petit déjeuner ensemble aussi, à l'exception de Dylan qui n'a jamais faim au réveil – « il déjeune jamais ! », dit son père. Pour les autres : « des petits pains au chocolat, des tartines avec de la confiture dessus ou du beurre, du jus de fruits, du chocolat, du lait », raconte Jessica.

Depuis que Mégane et Jessica ont respectivement 4 et 1 ans, M. Chevalier, l'éducateur, a intégré la famille, d'une certaine façon. Les filles l'appellent « tonton ». Son départ en 2012, partiellement dû à son sentiment de ne plus pouvoir aider la famille, est mal vécu par tous, surtout parce que l'éducatrice qui le remplace est moins sympathique et plus stricte. Toute la famille apprécie M. Chevalier et son soutien. La mémoire des moments agréables passés en sa compagnie (sortie au musée, pique-nique au parc, barbecue à la maison avec toute l'équipe de l'AEMO...) reste vive. Mais personne n'oublie quelques moments difficiles et surtout les mesures imposées à la famille et qui l'ont mise en difficulté. Tout d'abord, la présence d'un Technicien de l'intervention sociale et familiale (TISF) qui doit les aider à faire les courses, le ménage et les repas. Les tensions autour de sa présence sont nombreuses, comme le signale Cathy : « Elle venait pour faire à manger, mais les gosses, ils mangeaient pas quand elle faisait quelque chose. Moi je sais faire à manger. Les petites étaient stressées, elles ont dit : 'c'est maman, c'est pas une autre, c'est pas une étrangère qui va faire à manger' ». D'après eux, cette personne est responsable de la mise sous de Curatelle⁸ de Johnny : « La femme de ménage a été dire au juge que mon mari buvait, qu'on savait pas faire nos courses, le ménage, que les enfants étaient sales », explique Cathy. Depuis, comme dit Johnny, « il faut supplier pour avoir notre argent ». Entre les pensions, l'AAH, les allocations familiales et les bourses scolaires, la famille pense bénéficier d'un revenu total de 1600€ par mois. Mais ils ne perçoivent par la curatelle que 140€ par semaine (200€ pendant les vacances avec beaucoup

⁸ La curatelle est une mesure judiciaire destinée à protéger un majeur qui, sans être hors d'état d'agir lui-même, a besoin d'être conseillé ou contrôlé dans certains actes de la vie civile.

d'insistance) Et Cathy, qui n'a pas de revenu, n'a réussi qu'à garder la bourse de Dimitri (100€ par mois). Si elle souhaite s'acheter quelque chose, elle doit passer par Johnny : « C'est lui [Johnny] qui écrit lorsque je veux m'acheter des chaussures ou des vêtements pour moi ou pour les enfants. Sinon à moi elle va rien donner ! ». Le couple ne supporte pas le contrôle de ses dépenses : « Elle aime pas mes enfants ; elle dit qu'ils sont trop chouchoutés ! Elle dit que mes filles sont des princesses. Mais alors c'est mes filles, je les habille comme je veux. Puis même, c'est des filles, je vais pas les habiller en patate [avec des survêtements], c'est pas des garçons ! »

Dans cette situation déjà tendue, une nouvelle mesure est source de conflit au sein de la famille : le parrainage de Mégane. « C'est le truc pour un nouveau parrain et une nouvelle marraine pour Mégane. (...) Et comme ils ont pas d'enfants [les futurs parrains], ils veulent venir voir Mégane pour la rencontrer », explique Cathy. La famille est très dérangée par la mesure, qui leur semble théoriquement intéressante – sorties au cinéma, parcs d'attractions, restaurants – mais inadaptée pour Mégane en raison de sa timidité : « Elle ira pas avec des personnes qu'elle connaît pas et je vais pas la tuer non plus si elle veut pas y aller. Je l'ai dit à Monsieur Chevalier 'vous avez pris une marraine' dans le vide, vous l'avez pris pour rien ! ». De plus, « elle a déjà sa vraie marraine », ajoute Johnny. Cathy et Johnny ont eu du mal à se débarrasser des « parrains »...

La pauvreté en lumière

Que nous révèle ce récit sur la pauvreté dans laquelle vit cette famille ? Tout d'abord que la pauvreté stigmatise cette famille pointée du doigt comme des « mauvaises personnes ». Si la pauvreté se concrétise dans l'état de vétusté et de promiscuité de l'espace de vie, elle est aussi vécue en dehors de la maison, dans les violences infligées par les habitants de la cité (jet de pierres sur les carreaux, cambriolage). Par ailleurs, si la pauvreté est dans le manque, elle signifie aussi ne pas être maître du peu qu'on possède. C'est être en position de demande permanente et voir ses envies systématiquement soumises au jugement d'un tiers. Les vols intrafamiliaux, les violences et tensions au sein de la famille sont le résultat de la pauvreté. Etre pauvre, c'est de plus être pris en charge par un ensemble de professionnels qui n'ont pas les moyens d'endiguer cette pauvreté. C'est se voir imposer la présence d'inconnus au sein de la maison pour gérer les tâches quotidiennes élémentaires. Enfin la pauvreté interdit le choix des études et les conditions de leur réalisation, qu'on soit parent ou enfant. Et cela, même pour un bon élève. Les études longues sont l'apanage des classes supérieures. Etre enfant de parents pauvres, c'est être éloigné de ses parents, malgré soi, par l'internat ou le parrainage. C'est apprendre dès sa jeune enfance qu'il y a mieux ailleurs qu'à la maison et qu'il est important de découvrir ce monde meilleur, même si après c'est « chez soi » qu'on retourne. Etre enfant de parents pauvres, c'est attendre avec impatience les jours où les parents touchent l'argent. C'est avoir 22 ans et aucune perspective devant les yeux. Ce sont les sourires édentés qui rient à demi-lèvres pour cacher la misère trop visible. La pauvreté se lit aussi sur les corps, vieillissés avant l'âge, qui tremblent, ne se contrôlent pas (encore des draps à laver !), souffrent. La pauvreté maltraite enfants et parents. La pauvreté se vit tous les jours.

Le « plan pauvreté » présenté en septembre 2018 se bâtit sur deux volets majeurs. L'un vise à mettre en place une « stratégie de prévention contre la pauvreté », avec, entre autres, l'augmentation du nombre de places en crèche et la restructuration des formations de la petite enfance. Le deuxième cherche à mettre en place « une stratégie de lutte contre la pauvreté » par la formation de jeunes et la mise en emploi. Outre des mesures précises concernant l'alimentation (cantine et petits-déjeuners), qui découlent à notre avis avant tout d'un

« ethnocentrisme de classe »⁹ et pas toujours d'un besoin propre des individus, nous avons peu de précisions sur des mesures qui viendraient combattre la pauvreté quotidienne. Le cas des enfants Vermeersch montre qu'il reste beaucoup à faire pour venir à bout de leur pauvreté. Il montre aussi qu'il y a urgence, que les effets nocifs de la pauvreté n'attendent pas et que l'avenir est chaque jour rongé par la pauvreté.

⁹ Ethnocentrisme de classe souligne le regard qu'on porte à l'autre à partir des idées et normes de son appartenance social, sans prendre de recul critique sur sa position, permettant de voir que l'autre a peut-être une autre façon de voir les choses.